

## Les Cahiers des dix



### Présentation

Fernand Harvey

Numéro 61, 2007

Québec, ville d'histoire 1608-2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039143ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039143ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2007). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (61), v–viii.  
<https://doi.org/10.7202/039143ar>

## Présentation

La Société des Dix a voulu souligner à sa façon le 400<sup>e</sup> anniversaire de fondation de la ville de Québec par ce numéro spécial : *Québec, ville d'histoire, 1608-2008*. Depuis le premier numéro de leurs *Cahiers*, en 1936, les membres de la Société des Dix avaient convenu de publier dans chaque numéro un article sur le sujet de leur choix. À l'exception du numéro 51 (1999) consacré à la biographie de ceux qui se sont succédés aux différents fauteuils au fil des années, aucun numéro spécial n'avait été publié jusque-là.

Gilles Gallichan, dans son article « La ville de Québec et le défi de la capitale (1841-1865) » ouvre le présent numéro spécial en faisant la lumière sur des débats et controverses ayant entouré la désignation, pour un temps, de Québec comme capitale du Canada-Uni. Dans cette lutte, Québec se trouvait en compétition avec Montréal, Toronto et Kingston. Devant l'impossibilité de mettre toutes les parties d'accord, certains des futurs pères de la Confédération ont finalement « suggéré » à la reine Victoria d'opter pour Ottawa, une petite ville à la frontière du Québec et de l'Ontario. Ce choix a été mal accepté par les élites de Québec qui ont ainsi vu disparaître tous les avantages économiques, politiques et culturels dont avait bénéficié la ville dans son rôle de capitale sous le Régime anglais. Le titre de « vieille capitale » qu'on lui a accolé par la suite trahit cette fierté blessée. Devenir la capitale de la province de Québec en 1867 constituait, à cet égard, une bien mince consolation pour la population de la ville.

Les Fêtes du 400<sup>e</sup> anniversaire de Québec en 2008, sont « issues d'une longue tradition commémorative qui illustre les tensions persistantes dans les représentations entre le savant et le populaire, entre les réseaux politiques, fédéral et provincial, entre l'Église et l'État », nous rappelle, pour sa part Marie-Thérèse Lefebvre. Dans son article intitulé « Le rôle de la musique dans la tradition des fêtes commémoratives à Québec entre 1859 et 1959 », elle s'intéresse au contenu musical de la programmation de ces différentes manifestations patriotiques à caractère politique, culturel ou religieux qui se sont déroulées à Québec durant un siècle. Il y est question du bicentenaire de l'arrivée de M<sup>gr</sup> de Laval en Nouvelle-

France (1859), de la translation des restes de M<sup>gr</sup> de Laval (1878), du 50<sup>e</sup> anniversaire de fondation de l'Université Laval (1902), des Fêtes du tricentenaire de la fondation de Québec (1908), des trois Congrès de la langue française (1912, 1937 et 1952), du Centenaire de l'Université Laval (1952) et des Fêtes du 350<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Québec (1958-1959).

Jocelyne Mathieu, de son côté, traite de la reconstitution des costumes dans le cadre des Fêtes du 350<sup>e</sup> anniversaire de Québec, en 1958. Moins spectaculaires que les Fêtes du tricentenaire de 1908, ces célébrations ont néanmoins mobilisé des ressources pour la reconstitution des costumes inspirés de l'époque de la Nouvelle-France. Les responsables de ces fêtes ont ainsi fait appel à une spécialiste dans le domaine du costume traditionnel, Madeleine Doyon-Ferland, qui s'est appuyée sur les documents d'archives afin de superviser la fabrication des modèles retenus. Pour réaliser les quelque 200 costumes nécessaires à ces fêtes, il fallait résoudre trois problèmes : respecter la vérité historique, se procurer les tissus appropriés et trouver des mains expertes pour leur confection. Une exploitation du fonds d'archives de madame Doyon-Ferland déposé à l'Université Laval permet de suivre les étapes de réalisation de ce projet.

Dans un tout autre domaine, on sait que les fouilles archéologiques ont connu des développements importants sur le site de Québec depuis les années 1960. On connaît moins, par ailleurs, le rôle précurseur qu'a joué Faucher de Saint-Maurice (1844-1897) un siècle plus tôt. Marcel Moussette rend compte des premières fouilles de la chapelle du Collège des jésuites entreprises par ce personnage hors du commun, à la fois écrivain, journaliste et aventurier qui a été sensibilisé à l'archéologie, telle qu'on la pratiquait au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'occasion d'un séjour au Mexique avec le corps expéditionnaire français de Napoléon III. Fort de cette expérience, il a pu entreprendre ses fouilles à Québec et produire un bref rapport qui demeure encore crédible de nos jours, malgré les limites des techniques utilisées à l'époque.

Lorsqu'on évoque la fondation de Québec par Samuel de Champlain, la date de 1608 nous vient à l'esprit comme celle de tous les commencements pour la colonie française. Denys Delâge nuance et relativise ceci en nous rappelant le contexte de l'époque et les rapports des nations amérindiennes entre elles et avec les Français. En fait, l'installation de Champlain en 1608 s'inscrirait plutôt dans le prolongement de la grande alliance entre le chef des Montagnais (Anadabijou) et ses alliés Algonquins et Etchemins d'une part, et les représentants du roi de France (Pont Gravé et son adjoint Champlain) d'autre part, alliance survenue en 1603 près de Tadoussac. L'interprétation divergente de cette alliance par les deux parties allait susciter des conflits par la suite. La fondation de Québec apparaît alors comme une stratégie des Français pour casser la position hégémonique des Montagnais (Innus) dans la traite des fourrures autour de Tadoussac. Chose

certaine, le petit nombre de Français établis à Québec jusqu'en 1629, date de sa capture par les frères Kirke, ne leur permettaient pas d'imposer leurs vues aux nations autochtones.

Québec, ville forte, Québec, ville assiégée. C'est ce destin de cible et de victime, mais aussi de forteresse que Bernard Andrès évoque de son côté. S'appuyant sur différentes chroniques, poèmes et autres documents historiques, il analyse le siège et la capture de la ville par les frères Kirke en 1628-1629, l'attaque de l'amiral Phips repoussée par Frontenac en 1690, ainsi que le naufrage à l'île aux Œufs de la flotte de l'amiral Walker en route pour attaquer Québec, en 1711. Pour Bernard Andrès, qui poursuivra son analyse dans un second article, ces événements dramatiques ont constitué autant de couches mémorielles auxquelles viendront se greffer par la suite, le siège du général Wolfe en 1759 et celui du général Montgomery, en 1776.

Dans un tout autre ordre d'idées, durant la période de l'après guerre 1939-1945, d'importantes transformations sociales et culturelles sont en cours et touchent aussi la condition féminine. En s'inspirant de la méthodologie de l'ethnobiographie, Fernand Harvey retrace ici l'itinéraire de quatre femmes qui ont joué un rôle important dans la vie culturelle de Québec après 1945 : Françoise La Rochelle-Roy, Simone Bussières, Georgette Lacroix et Monique Duval. Que ce soit dans l'enseignement primaire et secondaire, dans le journalisme écrit ou à la radio, ces pionnières ont su innover en s'appuyant sur une culture générale qu'elles ont acquise dans leur milieu familial et durant leurs études secondaires et qu'elles ont développée par elles-mêmes tout au long de leur vie, faute d'avoir réalisé leur rêve d'accéder à l'université. Leur insertion sur le marché du travail est le fruit des circonstances et de la nécessité financière à une époque où on concevait que le rôle traditionnel des femmes était de demeurer à la maison et d'être des épouses et des mères de famille. Après avoir rappelé l'histoire de vie de chacune de ces femmes, cette analyse procède par croisement pour identifier les points communs vécus par ces pionnières de la vie culturelle à Québec.

Simon Langlois clos la thématique de ce numéro spécial avec un article synthèse consacré à la sociologie de la ville de Québec en s'inspirant d'un certain nombre de recherches réalisées au cours des quatre dernières décennies par des historiens, des économistes, des démographes, des géographes et des sociologues. Cette vue d'ensemble nous permet de mieux comprendre l'évolution économique et sociale de cette ville à nulle autre pareille sur le continent. On comprend mieux comment Québec a connu de profonds changements démographiques liés à sa position géographique périphérique et à l'évolution du contexte économique à partir du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce véritable essai d'écologie urbaine, les rapports de population entre Québec et les régions de l'est du Québec sont analysés, de même que les transformations récentes des quartiers de la ville. Parmi

les thèmes abordés, mentionnons l'importance de la classe moyenne, la question de l'immigration, la fonction de capitale politique et l'émergence d'un nouvel espace, celui de l'économie du savoir, que certains experts nomment le capitalisme cognitif pour le différencier du capitalisme marchand et du capitalisme industriel de jadis. Existe-t-il finalement un « mystère Québec » ? L'auteur avance, à ce sujet, une hypothèse intéressante que le lecteur pourra découvrir.

Dans la rubrique « zone libre », Yvan Lamonde rend compte de l'impact du séjour d'André Laurendeau en Europe, (1935-1937), sur l'évolution ultérieure de sa pensée. Il entre alors en contact avec des penseurs français de différentes tendances, à droite comme à gauche, tout en étant particulièrement marqué par les philosophes Jacques Maritain, Nicolas Berdiaeff et Emmanuel Mounier, le politologue André Siegfried et le jésuite Paul Doncoeur. Conscient de la distance qu'il a prise par rapport à la société canadienne-française de l'époque, il écrit à son père : « Le voyage a ceci de bon qu'il coupe les amours, force à plus de liberté. Quittant son milieu, on le juge plus objectivement. On se rend compte qu'on prenait pour de l'absolu ce qui n'est que très particulier ». Ce voyage initiatique, comme le qualifie Yvan Lamonde, est l'occasion pour Laurendeau de repenser le contenu et les orientations de son nationalisme. On comprend mieux le cheminement ultérieur de Laurendeau autour de la question nationale, à la lumière de sa prise de conscience de la complexité des choses et de la primauté qu'il accorde dès lors à la philosophie personnaliste.

Enfin, on ne saurait trop remercier le peintre et graphiste-illustrateur bien connu Antoine Dumas pour cette œuvre de la page couverture qu'il nous a permis de reproduire. Cette vision de la ville de Québec en 1957 saisie par son œil observateur, révèle sa profonde connaissance du milieu et sa capacité d'en traduire sous forme synthétique les grandes caractéristiques historiques. Celui qu'on a qualifié de « poète du quotidien » n'a cessé d'illustrer, sous toutes ses facettes, la ville qui l'a vu naître et grandir. Pendant plus de vingt-cinq ans professeur titulaire à l'École des beaux-arts de Québec, devenue par la suite l'École des arts visuels de l'Université Laval, il a transmis au cours de ses années d'enseignement, sa passion de l'image à de nombreux artistes<sup>1</sup>.

*Fernand Harvey*  
Secrétaire

---

1. ROLAND BOURNEUF, *Antoine Dumas*, Montréal, Stanké, 1983, 337 p. ; *Antoine Dumas daily poet/le poète du quotidien*, Ottawa, Galerie d'arts Vincent, 2005, 47 p.